

# LE CAPITOLE

PRIX DE L'ABONNEMENT  
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN . . . . . 25 f.  
SIX MOIS . . . . . 15 f.

L'ESPAGNE, L'ANGLETERRE ET TOUS  
LES PAYS NON NOMMÉS  
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)  
UN AN 40 f. . . . . SIX MOIS 22 f.

JOURNAL

RELIGIEUX, POLITIQUE,

LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
ROME ET LES ÉTATS PONTIFICAUX

UN AN . . . . . 25 f.  
SIX MOIS . . . . . 15

L'ITALIE, LA FRANCE, LA CORSE, L'ALGÉRIE,  
LA BELGIQUE ET LA SUISSE  
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)  
UN AN 30 f. . . . . SIX MOIS 17 f.

AFFRANCHIR TOUTE DEMANDE INDIVIDUELLE  
D'ABONNEMENT ET NON LES COLLECTIVES

PARAISANT DEUX FOIS PAR SEMAINE.

BUREAU DE LA DIRECTION. RUE  
-- DE LA CROIX N. 14. --

MAINTENIR LE BIEN PARTOUT OÙ IL EST;

METTRE LA MORALE PARTOUT OÙ ELLE N'EST PAS!

ON S'ABONNE: à Rome, au bureau de la Direction rue de la Croix N. 14. -- à Paris chez Sagnier et Bray, Libraires rue des SS. Pères, 64 -- à Lyon, chez M. Marteau et C. Place de S. Nizier N. 6. -- à Marseille, chez M. Ve. Camoin Libraire, place Royale, et par-tout; au Secrétariat des Evêchés ainsi qu' aux sacristies des Cures et Paroisses.

Nous remercions le public de l'accueil bienveillant qu'il vient de faire au premier numéro de notre Journal; et la preuve que nous voulons lui plaire en tout et toujours, c'est que nous nous empressons de mettre à profit les observations qu'on a daigné nous faire. Ainsi plus de cette vignette qui occupait une si grande place dans la première page, et qui, grossièrement gravée, pouvait fournir matière à douter du talent artistique des romains.

La correction des fautes typographiques ne peut être faite avec la même promptitude. Il faut qu'insensiblement les caisses de l'imprimeur se garnissent des lettres françaises qui ne sont d'aucun emploi dans la langue italienne; que les compositeurs romains se familiarisent davantage avec notre idiôme, et que notre prote, moins surchargé de travail, soit plus apte à découvrir ce qui lui a échappé jusqu'à ce jour.

Quant à la texture des articles, ainsi qu'au plus ou moins d'âme qu'ils ont présenté par le passé, tout le monde doit se rappeler que l'écrivain le plus habile, s'il n'a ses franches coudées pour jeter et développer sa pensée, ne peut offrir qu'un oeuvre imparfaite. Espérons qu'un jour viendra, où il nous sera permis d'imprimer comme il nous est donné de concevoir; et alors personne n'aura plus à compléter notre pensée, ni à se demander pourquoi notre style languit, saccadé ou diffus.

## LE BESOIN DE DOCTRINE.

L'homme ne peut vivre sans avoir une doctrine, c'est-à-dire sans avoir foi à un certain nombre de vérités spirituelles ou de dogmes qui puissent répondre à l'activité incessante de son âme et le guider en même temps dans tous les actes de sa vie individuelle et sociale.

Si aujourd'hui, malgré les progrès incontestables de la science, les découvertes de l'industrie, les merveilles de l'art, l'accroissement général de la

richesse et du bien être; si, en un mot, malgré les prestiges de la civilisation matérielle, il règne dans le monde une sorte d'inquiétude, d'ennui, de vague tristesse, c'est qu'en général le monde n'a pas de doctrine, c'est que la plupart des âmes ne trouvent pas une nourriture suffisante pour leur dévorante activité.

Dans notre société actuelle, on attribue souvent ce malaise, cette souffrance de la société à l'état défectueux des institutions politiques ou administratives; on s'imagine qu'un parti ferait mieux qu'un autre, et que quelques réformes accomplies dans tel ou tel sens, rendraient le calme à l'humanité inquiète: c'est une erreur.

Et d'abord, on abuse étrangement de ce mot de parti, qu'on applique indistinctement à toutes les sectes politiques ou prétendues sociales; il n'y a partout, en Europe, que trois partis, trois grands partis qui se partagent la société et qui la représentent tout entière. C'est entr'eux que la lutte s'agit sourdement, et qu'elle continuera de s'agiter jusqu'à ce qu'il y en ait un qui finisse par l'emporter.

Le premier de ces trois partis est formé de tous les hommes qui n'ont pas de doctrine et qui n'en veulent pas avoir, en un mot, de tous les indifférents en matière de religion. Le second se compose d'un grand nombre d'hommes qui reconnaissent la nécessité d'une doctrine, mais qui répudient toutes celles qui existent, rejettent les enseignements du passé, et essaient de renouveler radicalement les croyances de l'esprit humain. Le troisième, enfin, compte dans son sein tous ceux qui croient que la formule de l'humanité est trouvée depuis 18 siècles, et que la vérité éternelle a été révélée au monde sous le règne des Césars.

Lorsque la Croix eût renversé du Capitole les statues des faux dieux, et que l'Evangile eût été prêché d'un bout à l'autre de l'empire, on ne vit

plus bientôt dans le monde qu'un seul parti, le parti chrétien. Mais, quelques siècles après, certains abus de la puissance temporelle du clergé, la réforme protestante et la révolution française engendrèrent les deux autres. Ces deux partis passeront. La négation, qui est le néant, ne saurait étouffer pour toujours l'affirmation qui est la lumière; de même que l'erreur et l'utopie ne pourront l'emporter long-tems sur la vérité et la raison.

Non, l'Eglise ne succombera pas plus devant le protestantisme et la révolution, qu'elle n'a succombé devant Manès ou devant Arius. Peut-on dire, d'ailleurs, que l'Eglise ait atténué son entier développement? La crise que le Christianisme traverse en ce moment n'est autre que son passage à la maturité *fiat unus pastor et unum ovile*. Tous les hommes dont le jugement n'est pas obscurci par la passion entrevoient ce grand fait, et restent convaincus qu'il n'y a de doctrine véritable et de salut pour l'humanité que dans le mystère de la Croix.

## LE SIÈCLE DE PIE IX.

Les grands siècles, ceux qui sont restés chers à la mémoire des hommes sont ceux surtout qui ont été illustrés par les amis et les bienfaiteurs de l'humanité; c'est pourquoi, nous aimons à penser avec *la Bilancia* que la postérité reconnaissante décorera le XIX siècle du nom béni de Pie IX. En effet, depuis bien long temps, il n'a été donné à aucun homme de remplir une plus haute mission que celle dont la Providence a chargé le grand Pontife qui siège aujourd'hui sur la chaire de Pierre, et nul ne s'y est consacré avec tant de simplicité, de constance et d'amour. Et, cette mission est grande et sublime, car il s'agit de rendre à l'Eglise, à l'Italie, au monde la liberté des enfants de Dieu.

Après plus d'un demi-siècle de luttes, de révolutions et de sang versé au nom de cette liberté

## VARIÉTÉS

### LETTRE DU R. PÈRE VENTURA

La *Gazette du Midi* a publié dans un de ses derniers numéros, une lettre du Père Ventura que nous nous empressons de reproduire. Cette lettre a été écrite à Mgr Sibour, évêque de Digne; mais par la grandeur de ses enseignements, par la sagesse de ses conseils, elle s'adresse à tous les prêtres, à tous les catholiques. Que tous donc la lisent et la méditent!

« L'illustre théatin, dit la *Gazette du Midi*, aime beaucoup notre littérature et notre langue. Il fait surtout un grand cas de notre patrie et du rôle qu'elle doit exercer dans le monde. Aussi est-ce en français qu'il a voulu écrire cette réponse.

« Notre amour-propre national ne peut qu'être flatté d'un pareil témoignage de sympathie et d'estime, et tous ceux qui liront ces éloquentes pages seront moins surpris, nous en sommes sûrs, des quelques italianismes qui s'y rencontrent, que pénétrés d'admiration pour l'éclat et la vigueur que la pensée du savant philosophe a su conserver à cette parure étrangère ».

« Que pourrai je vous dire en réponse à l'admirable lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le mois dernier? Quelle noblesse de sentiments! Quelle élévation de vues! Quelle juste appréciation de l'état actuel de l'Eglise, du monde et du rôle immense qu'y remplit le grand pontife que le ciel nous a accordé dans sa miséricorde!

« Ce que vous dites de moi dans la même lettre, me touche, me confond, mais ne me surprend pas. Si vous avez lu dans mon coeur, Monseigneur, je n'ai pas moins lu dans le vôtre; et j'y ai découvert cette inépuisable bonté qui forme le fond de votre caractère. C'est cette bonté sans doute qui vous a fait

exagérer le peu de bien que le bon Dieu m'a donné la grâce de faire dans ces derniers temps. Cependant je ne vous en remercie pas moins, et d'autant plus volontiers que je ne suis pas accoutumé à une pareille indulgence... »

« Vous l'avez bien comprise, Monseigneur, et vous l'avez proclamée tout haut, dans votre admirable lettre, cette portée religieuse des actes purement politiques de Pie IX; et l'on ne peut pas assez applaudir à cette belle et profonde parole que vous avez dite: « Tout ce qui se fait à Rome peut être catholique, et intéresser l'Eglise et le monde ».

« Aussi je ne saurais vous exprimer mon bonheur d'avoir pu déposer aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, avec l'offrande dont vous m'avez fait l'honneur de me charger, l'éclatant témoignage d'adhésion à sa politique, que vous, comme évêque, et au nom, pour ainsi dire, de tout l'épiscopat français, lui avez adressé, par mon intermédiaire. Et je ne saurais vous dire non plus combien le Saint Père a été touché et combien il a agréé cette nouvelle preuve d'attachement pour sa personne sacrée et de respect pour le siège apostolique, de la part d'un des plus saints, des plus zélés, des plus savants pasteurs, de la part d'une des plus grandes gloires de sa chère Eglise de France.

sainte, une partie de l'Europe avait conquis des formes de Gouvernement qui semblaient devoir lui assurer l'exercice, et l'autre partie était moins libre pour ne pas dire plus opprimée que devant, et cette partie plus opprimée était précisément celle qui peuplée de nations exclusivement catholiques, avait le plus de droits, les droits les plus antiques et les mieux établis à cette liberté. Or il est impossible qu'un état violent soit de longue durée; il était donc évident que dans un temps donné, mais qui était proche, les peuples seraient amenés à le faire cesser par une crise, dont on ne pouvait calculer les funestes conséquences. Les amis sincères de l'Italie, car c'est de l'Italie en particulier que nous parlons ici, voyaient avec anxiété s'approcher l'heure fatale, car si le cœur des Italiens était prêt, leurs forces n'étaient peut-être pas en rapport avec leur courage; et nous, qui d'un pays ami voyions les événements se préparer, nous craignons, pour nos frères d'Italie, le sort de nos frères de Pologne.

Un seul des Souverains de l'Italie pouvait conjurer l'orage et sauver à la fois la patrie, l'ordre et la liberté; parce que ce Souverain unissait à l'autorité la plus légitime et la plus incontestable le caractère sacré de vicaire de J. C., caractère qui lui donnait le droit, le pouvoir et la force d'agir pour le bien de l'humanité. Et cette honneur a surgi au moment où l'on n'attendait plus que les plus terribles catastrophes; et cet homme providentiel, ce Souverain, ce pontife immortel c'est Pie IX. Il suffit de se rappeler les événements qui, depuis moins de deux ans, se sont succédés dans la péninsule, pour se convaincre que c'est à notre grand pontife seul que l'Italie doit sa régénération et sa liberté.

Au moment qu'il s'asseyait sur le trône pontifical, les circonstances étaient, on ne peut plus difficiles; une crise était imminente, crise qui descendait du domaine des finances dans celui de la politique, pouvait gravement compromettre l'autorité temporelle du S. Siège. Il pouvait se laisser aller à des craintes sérieuses, d'autant plus qu'on n'avait rien négligé pour la lui inspirer, et qu'il savait que l'autorité temporelle avait été donnée aux papes pour sauvegarder la liberté du chef de l'Eglise. Des prétextes, auraient pu l'engager à réclamer la garantie des traités de 1815 et la protection des puissances contractantes. Mais il avait compris la haute mission qu'il avait reçue de Dieu, ses éminentes qualités lui avaient déjà conquis l'affection de ses enfants, sa

volonté était d'accord avec la justice, mais portée surtout vers la charité et la miséricorde; il savait encore que tout état qui s'appuie sur les bayonnettes étrangères, a par cela seul aliéné sa liberté; et de tout temps l'étranger fut l'opresseur de l'Eglise.

Et d'ailleurs, pouvait-il compter sur la garantie de traités odieux aux peuples de l'Europe et déjà tant de fois violés par ceux qui les avaient fabriqués? Quel degré de confiance pouvait-il accorder aux protestations des puissances qui l'entouraient, à les entendre, de leur amour et de leur respect? la fille aînée de l'Eglise, gouvernée par un intérêt uniquement égoïste et dynastique, aurait-elle risqué un coup de canon pour soutenir le S. Siège, elle qui n'avait jamais hésité, depuis 17 ans, à sacrifier ses plus chers intérêts et son honneur même à toutes les prétentions de l'étranger? Était-ce la Russie et l'Autriche qui pouvaient prêter leur appui à la chaire de Pierre? l'Espagne et le Portugal n'en avaient que trop de leurs propres discordes. Restaient l'Angleterre et la Prusse, deux puissances protestantes qui l'une et l'autre opprimaient le Catholicisme. De tous ces violeurs des traités de 1815, sur lequel Pie IX pouvait-il vouloir s'appuyer? Car Pie IX voulait sincèrement le bonheur et la liberté des peuples dont il se regardait comme le pasteur et le père; et ces puissances ne lui auraient pu porter secours que pour l'oppression et la tyrannie. Appel à l'étranger! l'âme noble et patriotique du Souverain Pontife se fut révoltée à cette seule pensée; et il n'eut jamais permis que l'étranger foulât le sol sacré de la patrie!

Pie IX n'avait pas besoin de tous les appuis humains; car l'amour du pouvoir n'était pas dans son cœur et sa confiance entière était en Dieu; sa politique qui déroulait toutes les politiques humaines n'avait d'autre base que la charité évangélique et le désir du bien, aussi sa première parole fut elle une parole de paix, de concorde et de pardon, son premier acte fut l'AMNISTIE. Les cabinets s'émurent et, sans comprendre encore toute la portée de ce grand acte, ceux dont le pouvoir est injuste, sentirent qu'il leur portait atteinte et s'efforcèrent de créer des obstacles de toute nature autour du Souverain Pontife pour arrêter les tendances que cet acte immortel avait manifestées. Cependant le temps marcha et la pensée de Pie IX allait se développant, se propageant dans le monde, tous les cœurs remplis d'esérance convergeaient vers lui, les peuples avaient déjà compris, alors que les souverains hésitaient encore mais les

tendances se traduisaient en faits; les autrichiens entrèrent à Ferrare: ce ne fut là qu'un accident ménagé par la Providence pour manifester l'injustice d'une part et la force morale de l'autre, et montrer à l'Italie, qui pouvait la protéger, celui auquel elle devait rester inébranlablement attachée, celui qui, malgré les obstacles sans cesse renouvelés, ne cessera de travailler à la résurrection de la nationalité italienne, à la liberté de l'Eglise et du monde.

En effet Pie IX a la gloire d'avoir compris et mis à exécution cette pensée; que la nationalité italienne était la plus naturelle la plus sûre de toutes les garanties pour le S. Siège; que pour refonder cette nationalité il n'était absolument besoin que de rapprocher les membres épars de la grande famille italienne en les unissant par la conformité des intérêts et des institutions, sans qu'il fut nécessaire de porter aucune atteinte aux divisions territoriales et aux droits existants; que le S. Siège seul pouvait accomplir cette tâche sans médiation ni intervention étrangère et que lui seul la pouvait mener à bien en procurant d'un même coup la liberté de l'Eglise et la liberté de l'Italie!

Bien des obstacles se dressent encore devant lui; mais fidèle à la mission qu'il a reçue d'en haut, fort de l'amour de ses enfants, il finira par les vaincre et mettre la dernière main à l'œuvre sublime qu'il a commencée. Amour, vénération et gloire à Pie IX; bienheureux le siècle auquel il donne son nom; car de lui datera la nouvelle ère de la liberté du monde.

## NOUVELLES DE ROME

### Proclamation du prince Aldobrandini, à l'armée pontificale.

Soldats,

Appelé au ministère des Armées par notre commun Père et Souverain, je ne puis vous exprimer combien en ce jour mon cœur est agité et ému. Le devoir que tout citoyen a de servir la patrie avec tout le zèle, toute la diligence qui sont en lui, non moins que la gratitude et l'obéissance que nous devons tous à notre Grand régénérateur Pie IX, m'ont seuls

» L'erreur-mère qui, de nos jours, a jeté tant de monde dans un si grand nombre de différentes et déplorables erreurs, et qui l'y retient, c'est que l'Eglise catholique est morte, ou au moins qu'elle ne peut pas s'allier avec les premiers et les plus grands besoins du siècle; le progrès et la liberté.

» Le protestantisme, avec son principe du *libre examen*, se présenta d'abord comme un système favorable à la liberté et au progrès indéfini de l'esprit humain. Mais, par une inconcevable contradiction, tout en proclamant le *libre examen*, le protestantisme, dans sa partie positive, ne demande pas moins la foi à une révélation divine, aux livres inspirés, à des symboles et à des confessions; et tout cela, au nom de consistoires, de synodes sans mission divine, et même au nom du pouvoir temporel, c'est-à-dire; au nom d'autorités sans autorité. Ainsi, au principe du *libre examen* près, on n'a voulu du protestantisme pas plus que du catholicisme; on n'a voulu des Eglises réformées pas plus que de l'Eglise catholique; on n'a voulu des rois pas plus que du pape; et l'on est allé chercher hors du christianisme tout entier, dans la philosophie, la solution des grands problèmes sociaux, que réclame l'état actuel de la société.

» Or, la philosophie, hors de l'Eglise, hors du christianisme, n'est, ne peut être et ne sera jamais que l'apothéose, la déification du *moi humain*; et selon la diversité des goûts, des inclinations, des mœurs et des doctrines religieuses qui ont prévalu chez les différents peuples, elle est l'apothéose, la déification du *moi spirituel* ou du *moi corporel*, savoir: le *spiritualisme* ou le *matérialisme*, l'*idéisme* ou le *sensualisme*. Ainsi, en Allemagne, on a voulu faire de la liberté et du progrès avec les doctrines spiritualistes; et de là le *rationalisme* avec toutes ses nuances; en France, avec les doctrines matérialistes, qui sont à peu près la seule philosophie, la seule religion de tout ce qui n'est pas chrétien, et de là le *saint-simonisme* avec toutes ses transformations; de là le *fourierisme*, le *communisme*, le *socialisme*, le *radicalisme* et tant d'autres théories d'une société sans religion.

» Or, quel moyen y a-t-il de combattre ces horribles systèmes qui sapent les fondemens de toute religion et de toute société? La réfutation par la presse, en général, est un puissant moyen de combattre l'erreur, de venger, de propager la vérité. Mais comme il s'agit maintenant d'erreurs de faits, elles ne peuvent être réfutées avec succès que par des faits. Rappelez-vous ce philosophe qui, entendant un

autre philosophe argumenter contre l'existence du mouvement, pour toute réfutation, se mit à marcher. Ainsi le moyen le plus sûr de réfuter l'erreur: « Que l'Eglise est morte ou qu'elle est l'ennemie du progrès et de la liberté; la méthode la plus abrégée de réduire au néant les faux systèmes philosophiques qui découlent de cette erreur-mère, c'est que l'Eglise marche; car les morts ne bougent pas; c'est que l'Eglise se déclare franchement pour la liberté et pour le progrès.

» Je vais encore plus loin, et je dis que tout autre moyen, tout autre méthode ne vaut rien; que les argumens de mots ne prouveront jamais rien, tant qu'on pourra, avec quelque apparence de raison, citer le fait de l'immobilité du clergé dans les anciennes idées et son éloignement de toute espèce de participation au mouvement du siècle.

» M. Mazzini a publié à Paris, au commencement de cette année, un livre intitulé: *De l'Italie dans ses rapports avec la liberté de la civilisation moderne*. Dans ce livre, il s'efforce de démontrer que l'Italie ne pourra jamais être libre à cause du Pape; 1° parce que le Pape ne peut pas se passer de l'alliance et de la tutelle de l'Autriche; 2° parce que le Pape étant le représentant du principe absolu en religion, ne peut jamais adopter les principes libéraux en politique. Or, quelqu'un m'ayant proposé de réfuter ce livre, je m'y suis refusé, et j'ai dit que de pareilles assertions ne devaient pas être réfutées par des mots et par un particulier, mais par des faits et par le Pape lui-même. Et c'est cela qui est arrivé.

» Pie IX, par sa conduite pleine de sagesse à la fois et de dignité, d'indépendance et de courage, à l'occasion de l'occupation de Ferrare, a démontré aux plus aveugles que le Pape, loin d'être le prince d'Italie le plus dépendant de l'Autriche parce qu'il est Pape, tout au contraire, précisément parce qu'il est Pape et par la force et par l'ascendant du Pape, est le seul prince d'Italie qui peut, avec succès, résister à l'Autriche si, ce que je ne puis croire, l'Autriche voulait s'emparer de l'Italie; et que tant qu'il y aura un Pape à Rome, l'Italie ne sera jamais ni autrichienne, ni espagnole, ni française; et, par ce fait si éclatant. Pie IX a réfuté victorieusement la première partie de l'argument de M. Mazzini; comme par les sages libertés qu'il a, de son propre mouvement, octroyées à son peuple, il en a réfuté la seconde partie.

» Or, par ce seul moyen abrégé, le livre de Mazzini s'est trouvé plus complètement réfuté que si

on l'avait attaqué par des volumes. La *Jeune-Italie*, dont ce livre paraissait destiné à devenir le *Manuel* ne le regarde qu'avec indifférence ou avec dédain. Cette secte elle-même, par la sublime conduite de Pie IX, a été désarmée, réduite au néant. Il y a encore en Italie, quoique en très-petit nombre, des *Jeunes-Italiens*, mais il n'y a plus de *Jeune-Italie*. La plus grande partie de ces sectaires est revenue à la raison ou à la religion Pie IX et les sages souverains qui l'ont imité, ont fait croire à la possibilité d'obtenir des réformes politiques et civiles sans qu'on soit obligé de passer sous les fourches saignantes d'une révolution. Et j'ai la conviction intime que; tant que Pie IX et ses généreux alliés marcheront dans la voie où il se sont engagés, une révolution religieuse et anti-monarchique, une révolution voltairienne en Italie serait impossible.

» Voilà donc l'unique moyen, le moyen le plus sûr de combattre et d'écarter, partout où elles existeront, ces sectes politiques et sociales que tant de doctrines d'erreur ont enfantées hors de l'Eglise et contre l'Eglise; c'est que l'Eglise aille d'elle-même au devant des vrais besoins des peuples.

» Il ne faut pas croire que tout, dans ces associations, soit méprisable ou mauvais. Au milieu de cette boue il y a de l'or; au milieu de ce fumier il y a des perles. Au milieu de tant d'âmes lâches ou perverses qui aiment l'erreur et le crime parce qu'elles ne peuvent être, ne peuvent respirer à leur aise que dans l'atmosphère du crime, et de l'erreur, et qui ne se convertissent que difficilement ou jamais, (*Perversi difficile corriguntur*), il y a des âmes généreuses, de beaux caractères, d'excellentes natures que l'ignorance ou les préjugés ont égaré; que l'attitude de l'Eglise, en apparence hostile à la liberté et au bonheur des peuples, a jetés hors de l'Eglise. Or, tout cet or, toutes ces perles reviendront à l'Eglise dès que l'Eglise prendra une attitude sagement progressive et chrétiennement libérale. Le fumier et la boue seulement resteront hors de l'Eglise, mais impuissans à infecter les peuples et à leur faire perdre la tête. Croyez-moi, Monseigneur, les peuples savent assez bien ce que c'est qu'une révolution, ce que coûtent les avantages tardifs que quelquefois elle apporte, et quand on leur en laisse le choix, ils préféreront toujours obtenir la liberté par la sagesse des souverains, par les mains pures de l'Eglise, que par les mains de la sédition et de l'anarchie, souillées de sang.

(La suite au prochain numéro).

fait vaincre la défiance que j'avais de mes forces ; et me voilà, Soldats, au milieu de vous ! je ne puis vous faire d'autre promesse que celle de ma bonne volonté : oui, mes frères d'armes, je suis prêt à toutes les fatigues, à tous les sacrifices, tous ensemble nous concourrons à une même œuvre : à assurer le bonheur commun ; et, je sens croître mon courage et ma fermeté en pensant que vous êtes ces mêmes soldats qui en tant d'occasions avez donné des preuves certaines du haut sentiment que vous avez de vos devoirs, quand il s'agit de l'honneur national, et de la défense de ces grandes institutions qui, grâce à Pie IX, ont donné à Rome une vie nouvelle, et rendront à l'Italie cette couronne de gloire que les hommes et les temps lui avaient ravie.

Le ministre des armes, — P. ALDOBRANDINI

— Nous disions dans notre dernier numéro que le Prince Torlonia, guéri de l'état de stupeur, dans lequel l'avait plongé l'accusation, la plus gratuite, ferait de nouveau consister son plaisir à se recommander aux yeux du public par des bienfaits qui sont de véritables largesses.

Ces jours derniers, en entrant dans l'Eglise de St. Marc apôtre, nous fûmes agréablement surpris de la voir fraîchement redorée. M. le Curé, que nous rencontrâmes dans la sacristie, et auquel nous adressâmes nos félicitations à ce sujet, nous répondit avec une joie manifeste que St. Marc avait reçu ce brillant cadeau de la générosité du prince Alexandre. Brillant cadeau, en effet, car la dépense a été de vingt-mille francs. Aujourd'hui *La Balancia* annonce que ce même Prince vient de souscrire pour quatre vingt-cinq actions (8,500 écus romains) à une œuvre de la plus haute importance sociale, celle de fonder un Etablissement typographique pour la propagation des bons livres. Cette riche offrande était accompagnée de la lettre suivante :

« Moi soussigné, Prince Alexandre Torlonia, ayant reconnu que cette nouvelle société, en formant un Etablissement Typographique à Rome, a pour but de propager, parmi le peuple, la morale et l'instruction, seules bases de la civilisation, je veux concourir à cette sublime œuvre du bien public, qui fut toujours désirée par mon bien-aimé frère ; et, je souscris pour le nombre de quatre vingt-cinq actions, ou soit : pour la somme de huit mille et cinq cents piastres, renonçant au droit d'être nommé membre de surveillance ».

Quel plus bel acte de patriotisme ! Et comme son bien-aimé frère va s'en réjouir dans le Ciel, ou l'on conduit infailliblement ses bonnes-œuvres, continuées d'une manière si digne de lui.

— Le St. Père dans un Consistoire secret tenu lundi, a soumis à l'approbation du sacré College, la nouvelle Constitution des Etats de l'Eglise. Le 40 courant un autre consistoire avait déjà eu lieu pour le même objet.

— Le 3 bataillon des fusiliers part aujourd'hui pour se rendre à Pesaro ; le 5 de la même arme, a aussi reçu l'ordre de préparer ses bagages. Il ira probablement à Fuligno. L'on dit que toutes les troupes de ligne en garnison à Rome seront réparties sur divers points stratégiques importants de l'Etat.

— La section militaire de la Consulte d'Etat a rédigé le projet d'une nouvelle organisation de l'armée pontificale. D'après les conclusions du projet l'armée serait portée à 22,000 hom. en temps de paix, et à 40,000 en temps de guerre ; et les autres dispositions pour ce qui touche l'équipement, la discipline, la formation des corps sont telles que les troupes pontificales se trouveraient en état de rivaliser avec celles des pays voisins. La condition du soldat et des officiers serait améliorée, et cependant qui le croirait, malgré cette augmentation considérable de 10,000 hommes, le budget actuel de la guerre resterait le même. Nous ne doutons pas que ce projet ne soit définitivement adopté et mis en pleine exécution.

— Un horrible sacrilège a été commis dans la Basilique de St. Pierre. Des malfaiteurs s'étant introduits, pendant la nuit, dans l'église, ont enfoncé deux grilles en fer pour arriver jusqu'au dépôt des saintes reliques où ils ont volé la tête de St. Andre, apôtre, enfermée dans une chasse en argent, d'un travail magnifique, rehaussée par des pierres précieuses. Elle était évaluée à plusieurs centaines de mille francs. Il y a quatre siècles que Bajazet, alors souverain du Péloponèse en fit présent au pape Pie II, lequel prescrivit des fêtes extraordinaires dans Rome pour la réception de ces précieuses reliques. Jusqu'à ce jour toutes les recherches de la Justice ont été infructueuses pour découvrir les auteurs de ce vol impie. Cependant le vénérable chapitre de la Basilique de St. Pierre a fait publier une promesse de cinq cents écus romains en faveur de celui qui rap-

porterait un pareil vol, Un trépiduo en réparation du sacrilège a eu lieu dans la même basilique, pendant lequel Rome a prouvé par sa douleur qu'elle conserve vivace dans son sein, comme aux plus beaux jours du Christianisme, la foi des apôtres qu'elle aime tant à prier sur leur tombeau.

## RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

La Révolution en France n'est point aujourd'hui dans la situation où elle s'est trouvée en 1791. Voilà pourquoi elle effraie moins. —

Elle n'a point à lutter contre la cour ; il n'y a plus de cour.

Elle n'a plus à redouter une émigration de la noblesse ; tous les gentilshommes, comme les bourgeois, comme les ouvriers, se sont gardés nationaux.

Le clergé ne lui est point hostile ; elle a son concours et celui du Pape, en ce sens qu'elle sera approuvée tant qu'elle préférera se faire admirer plutôt que détester.

Elle n'inquiète ni la foi religieuse, ni la propriété, ni les principes sociaux. Le prêtre sait qu'il ne sera pas chassé de son église, le riche de son château, l'ancien noble de sa patrie.

Comme elle n'éprouvera pas de résistances, elle sera naturellement modérée. Au dehors, l'Angleterre ne voudra pas recommencer contre la France une lutte qui lui a coûté tant de milliards et qui agiterait profondément l'Irlande.

La Prusse, en travail de sa liberté, obligée de calmer les provinces rhénanes et de contenir les provinces qu'elle a violemment détachées de la Pologne, ne songera pas vraisemblablement à nous attaquer.

L'Autriche est aujourd'hui dans le plus grand péril ou jamais elle se soit trouvée, au milieu d'un cercle de feu que forment autour d'elle la Suisse, la Lombardie, la Gallicie, et la Bohême sans parler de la Hongrie.

Seule, la Russie ne peut rien. Sa guerre du Caucase, les mouvemens de la Pologne, ses vues sur la Turquie, l'esprit public de l'Allemagne, lui ôteront la pensée de faire une guerre à la France qui serait sans motifs, sans but et sans profit. Le Czar, d'ailleurs, doit avoir appris sans trop de colère une révolution nouvelle qui venge la *legitimite* de ce qu'il appelait l'*usurpation* de la branche d'Orléans.

Il y a donc toute raison d'espérer le maintien de la paix à l'extérieur et de la tranquillité au dedans.

Le malheur de la République, avant qu'elle fut proclamée, c'était de faire peur à beaucoup de gens. Qu'elle se montre généreuse autant que forte ; qu'elle commande le respect, et elle est à jamais affermie.

## LA RELIGION ET LA LIBERTÉ.

La révolution qui vient de s'opérer à ceci de remarquable, que la liberté religieuse n'a reçu aucune atteinte. C'est un progrès immense, c'est notre plus beau titre à l'admiration de la postérité. Voici comment s'exprime *l'Ami de la religion*.

« Une révolution sans exemple dans l'histoire des peuples vient de s'accomplir au cri de : *Vive la liberté*.

« Que ce cri nous rassure au milieu de l'orage dont le souffle, pareil au souffle de Dieu, a balayé comme la paille, chambres, gouvernement, trône et dynastie.

« L'Eglise demeure immobile sur ses bases éternelles Dieu nous couvre de sa protection ; Pie IX de sa glorieuse popularité, le peuple de son admirable et généreux bon sens.

« Le clergé de Paris a montré qu'il avait pleine confiance dans son droit, dans l'appui d'en Haut, dans la sincérité de l'élan populaire.

« Le peuple a respecté le prêtre. — Le prêtre est allé au peuple plein de foi et de divine fraternité,

« Que partout les mêmes sentimens consacrent cette sainte et touchante union de la religion et de la liberté.

« Que dans toute la France, le clergé poursuive avec une entière sécurité sa populaire et divine mission de paix et de Charité.

« Que nulle part les cérémonies de l'Eglise ne soient interrompues. La prière publique n'est jamais plus respectable et plus chère aux peuples que dans les temps où le sol tremble sous leurs pieds.

« Si des épreuves difficiles nous étaient réservées, il ne faut pas que la défiance ait d'avance paralysé notre courage et affaibli nos forces.

« En nous voyant inébranlables à notre poste, forts de notre droit, animés du seul amour de nos frères, peuple et gouvernement comprendront mieux encore que la *Liberté* ne serait qu'un odieux mensonge, si la première et la plus sainte de toutes les libertés, celle de la conscience et de la prière, pouvait craindre de se montrer, comme les autres, en plein soleil. »

## LETTRE A L'APPUI DE CE QUI PRÉCÈDE

« Ma conscience ne me permet pas de laisser faire sans publicité, »

Je quittais jeudi à dix heures du matin en costume ecclésiastique, le quartier de la Madeleine où j'avais été appelé par devoir. J'espérais revenir à mon domicile, rue du Pot-de-Fer, par la place de la Concorde ; mais les troupes, les flots de peuple qui occupaient cette place, et surtout les douches répétés qui se faisaient alors, m'ont obligé de remonter la rue de Rivoli. J'ai suivi la rue de Rivoli, la place du Palais-Royal, la rue de Valois, et j'ai parcouru vingt autres rues, jusqu'au quartier St-Martin, forcé d'aller à droite, à gauche, et souvent de rebattre sur mes pas. J'ai dû franchir cinquante barricades.

A l'entrée de la rue du Repôsoir, place des Victoires, je me suis adressé avec confiance aux hommes du peuple qui gardaient la barricade. L'un d'eux m'a répondu : N'ayez pas peur, monsieur l'abbé, vous êtes en sûreté au milieu de nous. Puis, me conduisant à la barricade, il dit à ses camarades d'une voix élevée : Honneur à la religion ! respect aux prêtres ! laissez passer ce bon citoyen et protégez-le. Je fus accompagné jusqu'à la barricade suivante avec des témoignages de respect et des paroles d'encouragement. Ces braves ouvriers me prenaient la main ou me donnaient le bras pour me conduire, en répétant : Respect à la religion ! laissez passer ce brave homme ! Souvent, arrêté par des masses compactes, entouré de ces ouvriers armés, je les remerciais de leur sympathie et de leur protection. Je vois que vous êtes les vrais amis de la religion ; j'ai toute confiance dans vos généreux sentimens ; vous savez que les prêtres, séparés de la politique, sont aussi les vrais, les meilleurs amis du peuple. Monsieur l'abbé, me disaient-ils avec effusion, nous voulons soutenir la religion ; nous voulons respecter les prêtres ; nous en avons besoin pour nous et pour nos enfants. A une seule barricade, un seul individu, se tournant vers moi, a crié : « A bas les prêtres ! » Aussitôt sa voix a été étouffée par ses camarades, qui ont tous crié : « Tais-toi ! Vive la religion ! vivent les prêtres ! nous en avons besoin. » Pendant plus de deux heures, au milieu de tant de fusils chargés et de sabres nus, aucun fusil, aucun sabre ne se sont dirigés contre le prêtre. Enfin, je suis arrivé à la dernière barricade, où j'ai été reçu avec la même sympathie. Lorsque j'ai été au sommet de cette barricade, une voix s'est fait entendre au milieu du groupe, criant : Vive M. l'abbé ! Beaucoup de voix ont répété : Vive M. l'abbé ! J'ai remercié ces braves gens, ces ouvriers chrétiens, et je les remercie de nouveau. Je ne saurais mieux leur exprimer ma reconnaissance et ma confiance qu'en faisant connaître les sentimens généreux dont ils sont animés. Dans l'ère nouvelle qui se prépare, les prêtres ne leur feront pas défaut. Ils comprendront que la religion et les prêtres sont les vrais, les meilleurs amis du peuple. »

L'abbé POUQUET, prêtre,  
Rue du Pot-de-Fer-Saint Sulpice.

SARDAIGNE. — 9 mars. Tous les membres du ministère de Turin ont donné leur démission, et le roi a chargé M. Cesar Balbo et Pareto de composer un nouveau cabinet. On sait que M. Balbo est un de libéraux les plus avancés d'Italie, mais d'une franchise et d'une énergie peu communes ; on le compte parmi les plus braves officiers du Piémont.

Voilà donc tous les cabinets italiens entrés dans une voie large de libéralisme ; nous désirons qu'ils soient toujours à la hauteur de leur mission. Le voisinage de l'Autriche, celui de la France républicaine ; les troubles intérieurs, l'organisation du constitutionnalisme dans toute l'Italie ne sont qu'une partie des difficultés qui attendent les nouveaux ministres.

— La haute Italie est en ce moment dans un état d'effervescence guerrière difficile à raconter. Toutes les correspondances qui nous arrivent de ce côté là, ne parlent que de rassemblements, de concentrations de troupes, que d'organisations de nouveaux corps ; que de préparatifs, de transports de munitions ; en un mot le Piémont et la Toscane sont devenus deux vastes arsenaux, où l'on travaille à l'envi, et tout semble nous annoncer que nous sommes à la veille de grands événemens. L'Autriche sans cesser de se préparer, paraît cependant se relâcher un peu. Espérons que le bon esprit des populations nous épargnera des complications, dont la liberté pleine et entière après laquelle nous soupirons tous, ne retirerait aucun avantage.

NAPLES. — 9 mars. Les nouvelles de Naples n'offrent aucun intérêt. Le 8 à 3 heures du soir le bombardement continuait à Messine, ou l'arrangement pris dans la Capitale le 7, n'était pas encore conclu.

— L'escadre anglaise a quitté la port de Naples, pour se rendre en Sicile à la remorque de lord Minto, qui voyage toujours en l'innocente compagnie de plusieurs vaisseaux de guerre.

### NOUVELLES DIVERSES

— Le 12, premier dimanche du carême, il y a eu chapelle papale, au Quirinal. C'est M. P. Philippe Guidi, Lecteur de l'ordre des Frères Prêcheurs a prononcé un discours latin, comme cela se pratiquera tous les dimanches suivants jusqu'à Pâques.

— Plusieurs chefs d'ordres religieux, résidant à Rome, ayant connu l'épuisement du Trésor, ont offert au saint Père des sommes considérables. De cette manière, le gouvernement se trouve en position de faire face aux dépenses urgentes, que nécessitent les circonstances au milieu des quelles nous nous trouvons.

Un si bel exemple aura de nombreux imitateurs; car on ne peut douter que les romains, soit par amour de la patrie, soit par leur attachement pour Pie IX, laissent passer une occasion si favorable de montrer au monde, que le mot *régénération* n'aura pas inutilement résonné dans toute l'Italie.

— Son Ex. le prince Neri Corsini, chargé par le Grand Duc Léopold, d'une mission extraordinaire près la Cour de Rome, a été reçu dimanche, en audience particulière par le Ministre des affaires étrangères.

— Mgr. Corazza a été nommé par le pape secrétaire au camerlingat de la sainte Eglise romaine.

— Pie IX a conféré à M. César Bianchetti, la place de président à l'académie pontificale des beaux arts de Bologne, en remplacement de M. le marquis Amici démissionnaire.

— Dans la tournée du 25 février, de la chambre des Lords, M. le comte d'Aberdeen a déclaré qu'il ne pouvait admettre l'amendement, qu'un de ses collègues voulait apporter au bill présenté pour le rétablissement des relations diplomatiques, entre le gouvernement de S. M. Britannique et la Cour de Rome. Il a motivé son refus d'adhésion sur l'inutilité de la mesure proposée, qui comme l'a fort bien démontré le noble lord, ne pourrait être regardée, que comme une injure faite à la Cour de Rome et aux croyances des sujets catholiques du royaume-uni. L'auteur de l'amendement voulait qu'aucun ecclésiastique ne fût jamais admis à remplir une mission diplomatique quelconque en Angleterre.

Nous remercions M. le comte d'Aberdeen, d'avoir se placer franchement sur le terrain de la liberté religieuse, pour combattre l'intolérance du fanatisme anglican, qui nous pouvons bien le dire, se débat inutilement contre les étreintes de la mort.

— Nous extrayons de la Gazette de Rome, la correspondance particulière qu'on va lire. Nos lecteurs verront avec joie comment Pie IX est estimé jusque dans la capitale de la Turquie.

» La Sublime Porte a expédié, au Pacha de Jérusalem, la dépêche suivante, datée du 8 Kebbil-Evvel 1264 (13 courant).

» Un sujet, nommé Valerga a été choisi et envoyé par le très glorieux Pape, pour résider à Jérusalem avec le titre de Patriarche. Outre que ledit sujet est un homme distingué, vous savez déjà que des relations amicales ont été établies entre le gouvernement Ottoman et celui de Rome. Or comme il est dans les usages de la Sublime-Porte, d'accorder sa bienveillance et de témoigner ses égards à de semblables envoyés, quand l'occasion s'en présente; nous recommandons à Votre Excellence de porter à ce personnage le respect qui lui est dû et de lui accorder la protection dont il peut avoir besoin.

Jérusalem 17 janvier 1848.

### ROME

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

En traduisant dans son entier la proclamation faite par le St. Père, nous ne pouvons nous dispenser d'apprendre à l'étranger ce qui l'a provoquée. Il paraît que la petite ramification de élèves de nos Michelet de France et d'ailleurs qui, depuis deux ans, séjourne à Rome pour y recruter des adeptes, instruite par les clubs de Gènes et de Naples, que son tour était venu de faire des prouesses, allait se mettre en devoir de produire le désordre, la désolation et la honte dans la cité sainte. Le beau libéralisme que celui qui va attaquant tout le monde dans sa liberté de conscience! Le S. Père a vu l'orage se former dans un lointain sinistre, et aussitôt son coeur a dicté quelques unes de ces paroles qui réduiront toujours au silence et à la confusion les quelques fauteurs de trouble, en même temps qu'elles arriveront comme un baume sur la plaie saignante des véritables enfants de son innombrable

famille. Honneur à vous, Romains! Votre histoire est trop belle, pour qu'un jour elle soit salie par ces paroles: « Sous le règne de Pie IX qui est venu apporter la paix et le bonheur au monde par la liberté, fille du ciel et soeur de la vérité - Rome s'est opposée à ce qu'un corps Religieux pût continuer à prier librement sur le tombeau des apôtres.

« — Romains, et vous tous enfants et sujets du Pontife, écoutez une fois encore la voix d'un Père qui vous aime et qui désire vous voir aimés et estimés par tout le monde. Rome est le Siège de la Religion, et c'est là que fut toujours la demeure de ses Ministres qui, sous différentes formes constituent cette admirable variété qui rend belle l'Eglise de Jésus-Christ. Nous vous invitons tous et Nous vous engageons à la respecter, et à ne jamais provoquer le terrible anathème d'un Dieu indigné, qui lancerait contre ceux qui attaquent ceux qui sont oints de son huile sainte, la foudre de ses vengeances. Evitez un scandale dont le monde entier serait étonné, et qui percerait d'une profonde douleur la plus grande partie des sujets de cet Etat. Epargnez au Pontife le comble de l'amertume dont d'autres faits semblables arrivés naguère ailleurs, ont déjà abreuvé son coeur. Que si, parmi les hommes d'un institut quelconque appartenant à l'Eglise de Dieu, il s'en trouvait par hasard qui, par leur conduite méritassent la mésestime et la défiance; la voie des représentations légales vous serait toujours ouverte. Et Nous, comme Souverain Pontife, dans le cas où elles seraient justes, Nous serons toujours prêt à les accueillir et à y faire droit. Nous sommes persuadé que ce peu de paroles suffiront à faire rentrer en eux-mêmes tous ceux (et nous espérons qu'ils sont peu nombreux) qui auraient formé quelque dessein dont l'exécution, en même temps qu'il percerait Notre coeur d'une vive douleur, appellerait sur leurs têtes les fléaux dont Dieu a toujours frappé les ingrats.

D'ailleurs, s'il arrivait que Nos paroles fussent insuffisantes pour retenir ceux qui sont mal intentionnés, Nous entendons faire appel à la fidélité de la Garde Civique, ainsi qu'à celle de toutes les forces que Nous avons pour maintenir le bon ordre. Nous attendons avec confiance que cette disposition de Notre part produira son effet, et qu'à cette agitation momentanée succédera le calme et les sentiments religieux, que doit constamment professer un peuple éminemment catholique, appelé à servir d'exemple à toutes les nations.

Nous ne voulons pas remplir d'amertume Notre esprit ni le coeur de tous les gens de bien, par la prévision des mesures que Nous serions contraint de prendre, pour ne pas Nous exposer aux fléaux dont Dieu frappe les peuples pour les corriger de leurs erreurs. Au contraire Nous espérons que la bénédiction Apostolique que Nous répandons sur tous éloignera tout funeste présage.

Donné à Rome, près Sainte Marie Majeure, le 14 Mars 1848, de Notre Pontificat la seconde année.

PIE PAPE IX.

#### LA CONSTITUTION DE ROME

15 mars — Nous suspendons le tirage de notre feuille pour faire part à nos lecteurs, heure par heure des émotions de la journée.

40 heures du matin. — Publication du décret de constitution: le peuple accourt en foule pour en prendre connaissance; approbation universelle; satisfaction pleine et entière.

40 h. — Ordre du général en chef de la garde nationale, qui invite ses soldats à une démonstration de reconnaissance.

41 h. — Des groupes nombreux se forment le long du Cours. La joie inonde les coeurs et se traduit sur les visages.

42 h. — Les fenêtres, les maisons sont pavées comme aux plus beaux jours de fêtes: un mouvement extraordinaire, mais plein de calme régné dans la cité.

2 heures après midi. — Le rappel bat dans tous les quartiers pour réunir la garde nationale.

3 — Les différents bataillons partent tambour battant, musique en tête pour se rendre aux Quirinal. Le drapeau italien (vert, blanc et rouge) flotte partout, à côté de la bannière de Pie IX (jaune et blanche). Hommes, femmes, soldats, prêtres, enfants portent la cocarde italienne. Le drapeau de la Lombardie est couvert d'un crêpe.

5 h. — Nous descendons du Quirinal, où nous avons assisté à un de ces spectacles étonnants, qui se sont renouvelés si souvent sur cette place depuis dix-huit mois.

Cinquante mille personnes étaient là, accourues par un sentiment spontané de gratitude. La garde nationale occupait les deux côtes; l'état major et quantité de drapeaux se trouvaient en face de la grande loge du palais.

Celui que cette multitude innombrable étaient venu chercher ne s'est pas fait attendre long temps. A peine la foule était-elle rangée que la porte de la loge s'est ouverte au milieu d'applaudissements frénétiques et nous a laissé voir cette face angélique de Pie IX, qui rayonnait de bonheur, tant il jouissait de celui de ses enfants. La bénédiction apostolique a été reçue à genoux et avec respect, au milieu du plus profond silence.

Après de nouveaux vivats souvent réétés la foule s'est écoulée paisible et ivre de joie.

Ce soir grande illumination. La ville est tranquille, l'ordre n'a pas été troublé un seul instant.

Honneur, gloire, amour, louange à l'immortel Pontife, à notre bon Père qui a si bien compris les besoins de son peuple et les a satisfaits avec tant de magnanimité.

— Nous donnerons, en supplément, la constitution dans le numéro pochain.

#### AVIS IMPORTANTS.

Toute personne qui recevra trois numéros du Journal, sans nous faire connaître ses intentions, sera considérée, par l'administration, comme souscrite, pour un abonnement de six mois.

Celles qui ne seront pas prevenues par nos soins doivent se hâter de nous envoyer leurs noms et adresses, afin qu'elles soient servies à domicile par nos colporteurs.

— Quant aux abonnements du dehors, nous nous recommandons à tous les hommes de bonne volonté, notamment à MM. les Curés et Vicaires qui, voyant de leurs yeux notre oeuvre de dévouement, en faveur de l'humanité, s'empresseront de nous venir en aide et de nous épargner bien des frais de correspondance. Celui qui réunira douze abonnements recevra le treizième en prime, et ainsi de suite, si sa liste se couvrait d'un plus grand nombre d'abonnés. Les recouvrements seront faits au domicile des chefs de section par un banquier romain.

Inutile de dire que tout abonnement individuel, comme toute lettre ayant trait au Journal, doivent être affranchis et adressés au bureau de la direction, rue de la Croix N. 14, à Rome. Pour qu'il n'y ait jamais méprise; toute lettre portera sur un coin de l'adresse: *port payé*, et sur un autre, *voie de mer*.

DURAND (DE CASSIS) Directeur }  
L'ABBÉ BATELLI, Administrateur et Caissier. } gérants responsables.

Imprimerie des Classiques de Joseph Brancadoro.